

Sur le balcon

Le soleil abrutissait la région autant que les hommes. Les collines disparaissaient presque sous une sorte de brume de chaleur grise et bleue. Les villages se perdaient dans cette atmosphère humide et étouffante. On ne les voyait plus qu'à peine. Pas un souffle. Le thermomètre n'avait pas cessé de grimper toute cette semaine qui n'avait vu passer que quelques nuages sans importance, sans méchanceté aucune.

Les pierres des encadrements des portes étaient brûlantes qui conserveraient encore une partie de la chaleur enregistrée tant que le soleil ne se couchait pas, jusqu'à près de minuit. Elles servaient en quelque sorte de cruches géantes, bien propres par leur volume à distiller longtemps cette chaleur accumulée si longtemps. On entendait malgré ce trop de chaud les cloches de quelques troupeaux de vaches pâturent on ne sait trop où, dans une clairière tout entourée de forêt.



C'était calme. On se fatiguait de marcher sous ce soleil accablant. C'était tout de même l'été, qu'on se disait, et si l'été ne se fait pas comme il faut, où irait-on ? Au ciel peut-être ? On entendait des voix d'enfants qui devaient être au bout de la rue sans qu'on ne les distingue depuis ce balcon où il était et d'où il tentait d'exprimer cette ambiance. Peut-être gigotaient-ils dans quelque piscine familiale dont l'eau pouvait monter à des températures presque excessives. Elle

ne rafraichissait plus. Et à peine se sortait-on de la piscine avec des gouttes d'eau sur la peau, que celles-ci disparaissaient en un rien de temps.

On comprenait que néanmoins on pouvait préférer cette température à peine supportable à celle très basse d'un hiver qui se fait vraiment. On s'habituaît quand même peu à peu. On sirotait beaucoup. On transpirait comme c'est pas possible. Il regardait ses mains étalées devant lui, des gouttes perlaient sur la peau. Il en était de même, et plus encore sur les avant-bras qui étaient couverts de points argentés. Cette transpiration émanait d'ailleurs de partout. Il se fondait, pensait-il Le dos lui aussi inondé de sueur, dégoulinant. Il entendait des voix d'hommes, trop lointaines pour qu'il puisse comprendre le sens des paroles. Des gens se promenaient quand même sous cette chaleur maximale. Le ciel était gris, sans nuage, sans perspective aucune d'en développer. Comme s'ils ne pouvaient plus exister.

Jour de fête avait-on dit. On entendait sonner les quatre heures à une petite église du fond de la vallée. Peut-être que dans une heure ou deux, on entendrait carillonner à quelque autre chapelle des environs. Il aurait dominé le tout sans ces avancées boisées qui lui cachaient tout de même l'entrée de la vallée. Il était sur son versant le plus ensoleillé, là où des gars se promenant en plein hiver et qui voyaient qu'ici le soleil chauffait agréablement les encadrements de pierre des portes disaient :

- Mais c'est un véritable paradis que cet endroit.



Ceux-là ne voyaient que l'apparence des choses. Ils ne savaient ni le passé de cet endroit ni même son présent. Ils ignoraient combien ici, quoiqu'en plein

soleil et pour une partie de la journée, on avait de la peine à gagner sa croûte rien qu'avec un petit train de campagne. Ils ne comprenaient pas non plus que les familles avaient été nombreuses autrefois en ce paradis, mais qu'elles peinaient à trouver la nourriture nécessaire pour survivre plutôt que pour vivre. Si bien que beaucoup étaient partis pour ne plus revenir. Peut-être donc qu'ils avaient trouvé ailleurs un paradis encore plus remarquable que celui-ci et où ils s'installeraient de manière définitive.

Des pantalons étaient pendus au fil du balcon qui sécheraient en un rien de temps. Car, après un calme total, un grand souffle d'air était passé sur la vallée qui avait fait s'envoler le bas des draps mis à sécher, le tissu se trouvant au niveau des chéneaux pour rester coincé par les fers ou pour d'aucuns de ces draps derrière les pierres que l'on met sur la dernière rangée de tuiles pour les soutenir. On entendait le bruit d'un avion très haut dans le ciel. Il charriait lui aussi son lot de voyageurs venus du nord pour aller bientôt se cuire la peau sur des plages saturées de monde plus au sud.

C'étaient les vacances d'été, les plus longues. La vie prenait un tout autre sens. Ils se souvint de ce que racontaient ses cousins, alors que ceux-ci allaient de même passer au bord de la mer les deux premières semaines de vacances scolaires. Ils racontaient les glaces qui dégouлинаient du cornet, mon Dieu qu'elles étaient bonnes. Et tout à l'heure, sur la plage, ils avaient fait des tas de sable durcis avec l'eau de mer. Ils traçaient des sentes minuscules du sommet de ces monticules pour y faire rouler des boules qui étaient chacune pourvue en son intérieur d'une image d'un coureur cycliste. Il y avait Fausto Copi, Gimondi et quelques autres que je ne connais pas, ces dieux vivants dont aujourd'hui pas un n'a survécu, tous emportés par le temps et leur légende. Ces courses fictives dans le sable. Et vite les pieds dans l'eau, car ils étaient à deux mètres à peine de la mer, l'Adriatique. Rimini, vous connaissez ? Avec un horizon qui se perdait dans un lointain brumeux sur lequel apparaissait parfois la silhouette d'un grand bateau. Mais qu'importe tout cela, et une petite lassitude qui pourrait apparaître, puisque dans peu de temps, on se payerait une nouvelle glace achetée au marchand ambulant qui sillonnait la plage et faisait sans doute de bonnes affaires.

Même le bois des balcons était brûlant. Plus rien de ce qu'on touchait n'offrirait ne serait-ce qu'une once de fraîcheur. Il entendait pourtant toujours le son des cloches de ces vaches qu'il ne voyait pas. Elles ne s'étaient même pas couchées en ces instants brûlants de l'après-midi pour ruminer. On ne pouvait que leur souhaiter d'avoir suffisamment d'eau à disposition.

Il regardait une fois encore ces montagnes de moyenne altitude qu'il avait en face de lui et telles qu'il pouvait les apercevoir de son balcon. Elles étaient couvertes de forêts, mis à part quelques hameaux isolés et leur modeste clairière. Malgré ce couvert forestier si dense, on pouvait remarquer le travail de l'érosion qui avait façonné ces paysages pendant des millions d'années. La montagne par ainsi était coupée de gorges ou de vallons au fond de chacune ou chacun était

une rivière, plus ou moins grosse, parfois pour les saignées les plus modestes de simples ruisseaux. Les eaux de tous ces âges avaient donc forgé la montagne, l'avait entamée comme si elle avait été sans consistance et qu'un orage eut pu l'emporter en partie. Mais il ne s'agit pas ici d'un temps qui est à la portée des hommes qui ont pourtant colonisé cette région, ont défriché ces mêmes forêts pour ne plus bientôt laisser que quelques bosquets égarés au milieu de tous ces champs et pâturages. Il s'agit-là d'un temps long, si long qu'il défie l'imagination, si long qu'il fait douter de la valeur de sa propre vie. Qui pourtant est bien réelle, là, sur son observatoire, à regarder toutes ces choses et en quelques sorte à les analyser.

On est jamais si bien que sur un balcon de bois !

